

ALGÉSIE

Bruno LECAT

Copyright © 2021 Bruno Lecat

Tous droits réservés.

ISBN :

DÉDICACE

In memoriam Michel Lecat (1938-2014)

TABLE DES MATIÈRES

	Remerciements	i
1	Chant 1	1
2	Chant 2	Pg n°
3	Chant 3	Pg n°
4	Contrechant	Pg n°
5	Nom du chapitre	Pg n°
6	Nom du chapitre	Pg n°
7	Nom du chapitre	Pg n°
8	Nom du chapitre	Pg n°
9	Nom du chapitre	Pg n°
10	Nom du chapitre	Pg n°

AVIS AUX LECTEURS DU TIERS LIVRE

C'est un projet à la fois intime – refaire le parcours d'un père et d'un grand-père, le premier engagé en Algérie, le dernier prisonnier d'un camp allemand – et public, au sens où ces guerres ont touché trois, voire quatre générations. Les documents privés, témoignages de ce qu'ils ont fait et subi, je n'en ai guère : un livret de solde, le journal tenu par mon grand-père prisonnier (c'est déjà beaucoup), quelques photographies, et le silence des morts (mon père, sa sœur, mon grand-père et ma grand-mère paternels sont décédés) ainsi que celui des vivants (mère silencieuse, amnésie ?) : c'est bien contre ce silence que j'écris. Je le veux transformer en fiction , comblant les vides immenses par des recherches historiques sur les deux guerres, par les souvenirs que j'ai pu garder du vivant de mes ascendants. J'ai parfois adopté un parti-pris rythmique, celui des périodes scandées par une barre verticale, qui n'exclut cependant pas l'emploi de la ponctuation traditionnelle.

Pour l'heure, je mets en ligne ce qui concerne la guerre d'Algérie, qui n'est pas encore achevée.

Vos retours me seraient très précieux. Merci d'avance !

ALGÉSIE serait une suite

ALGÉSIE serait le deuil

ALGÉSIE serait le dénouage

ALGÉSIE serait désobéissance

ALGÉSIE serait le nom de la guerre

Partir est déjà une grande affaire – ne parlons pas d’arriver | pourtant. Oublier un centre, quitter : le vrai voyage n’est pas spatial | contre les chaînes | les visages | les mots dits qui retiennent | les nœuds qui | arriver et ne rendre compte qu’aux étoiles et aux ronces | arriver, à quoi | regarder par dessus son épaule : les démons ne tardent jamais longtemps | à toucher la rive qu’arrive-t-il | qu’est-ce qui sur la rive fait signe pour qu’on ait pu larguer l’amarre | où qu’elle est la poétique du voyage | arriver,

*être encore dans le pli du mouvement : plus
là-bas, pas encore ici | on est encore personne
| un point dans l'interstice | au milieu du gué |
la farce de l'exotisme qui de loin grimace |
qu'apprend-on à sans cesse arriver dites | on
pense à la personne qu'on sera ici | qu'on
méconnaît encore comme le parfait étranger |
le sosie inconnu qui bientôt | l' indélébile
étranger pour les autres | c'est tout cela qui
tourne dans la tête tandis qu'on arrive au
bord, trace nouvelle, peut-être rêve-t-on d'un
nouveau rivet.*

1| ADHÂN

Tu ne comprends pas ce que tu entends : comme une mélodie, une fleur de sons qui prend ses racines loin là-bas | tu t'avances sur le débarcadère, le sac de matelot sur l'épaule, la fleur s'impose à toi avant même la chaleur | avant même les yeux noirs dardés sur la colonne de militaires qui sourd du *Savoyard* | avant l'odeur crue des poissons éviscérés, des chiens qui errent | avant la douleur discrète qui scie l'épaule, la sueur qui perle au front | s'impose et te traverse, la voix d'homme qui chante en vrilles volubiles *Allâhu akbar* | la voix monte *Allâhu akbar* et descend en vocalises modales | s'arrête deux secondes dans le roulement du r | *Allâhu akbar*

Allâhu akbar | *Ashhadu an lâ ilâha illallah* | la
 voix chante et monte vers qui ? | l'appel à la
 prière met ta conscience en suspens : tu n'étais
 pas encore arrivé, tu étais encore sur le navire, tu
 étais encore en France, à bord un marin soufflait
 sur son bol, voulant que l'on prenne son gwen-ru
 pour du café | tu arrives violemment là, saisi par
 l'adhân immémorial | tu réintègres soudain ton
 corps de matelot français | le muezzin déploie son
 chant *Ash hadu anna Muhammadan rasûl Allah* |
 regards interrogatifs des gars sourcils levés ou
 froncés | *Hayya 'ala al-salâh* | *Hayya 'ala al-*
salâh | litanie de mots soudain bloqués en gorge |
 tu n'en distingues que le premier, tout se perd
 dans les a et la gutturale en fin de phrase | soudain
 plus dans ta langue, autre, pour la première fois
 sans doute tu te sens *étrange* | اللَّهُ أَكْبَرُ | voltes
 sonores à l'origine incertaine soudain reprises par
 d'autres muezzins en haut d'autres minarets et
 tout l'horizon blanc invisiblement tournoie autour
 des Français : avarie de sourires | أَشْهَدُ أَنْ لَا إِلَهَ إِلَّا اللَّهُ |

les corolles sonores se déploient et entre elles
 passe le bleu du ciel | après l'effort guttural les
 secondes de silence où tu te demandes si la
 mélopée a cessé, si le repos va venir | أَشْهَدُ أَنَّ مُحَمَّدًا
 | l'incantation te submerge | tu ne peux
 même en habiter les marges fragiles et fugaces |
 elle glisse et désempare | elle fait de toi, des
 autres, de parfaits étrangers qu'ils ne cesseront
 jamais d'être | le sens cascade de syllabe en
 syllabe sans jamais se donner | la mélopée ne dira
 rien d'autre

حَيَّ عَلَى الصَّلَاةِ

Dans l'avers des tessitures | au revers des mots
 invitant à la prière | c'est bien tout ce que tu sais

حَيَّ عَلَى الْفَلَاحِ

Et les dernières volutes sonores s'effacent une à une, au rythme intime de chaque muezzin | laissant flotter après elles un semblant de tension dans l'air | pour toi qui attends une suite | l'immense guirlande des minarets s'est tue | le temps démarre à nouveau | tu ne sais pas comment occuper ce silence à présent | vite repris par les bavardages des marins | par les effluves poisseux, entêtants | par les rigoles de sueurs qui t'inondent | regards indifférents ou hostiles, tu crois entendre fransaoui | tu te remémoreras, plus tard, cette arrivée | reviendra telle une scie la chanson des arpètes

2 | RUELLES, VENELLES, SENTINES

... et revient la mélopée de l'adhân | tu as beau
essayer de t'y glisser | les interstices te rejettent
encore et encore | tu n'y es plus, les rues se vident

mélodie lasso mais tu te dérobes

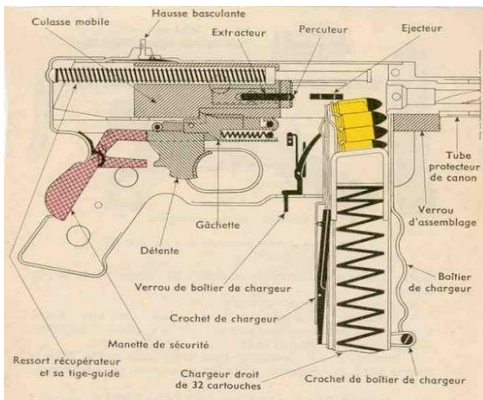
c'est de ce moment-là peut-être | j' imagine | que
tu dates l'apparition des mots-fantômes : ceux que
tu crois entendre et comprendre | nés de l'attente
tendue, d'une analogie espérée avec le français,

qui surgissent et disparaissent au détour d'une phrase | dans l'écho d'une étroite ruelle de la casbah | dans l'urgence d'une réponse lâchée craintivement et de mauvaise grâce | dans le doute d'avoir mal saisi des réponses mensongères | hantises de réponses | barassioune opération | ça y est, ils sont au courant | tilifoune | ils préviennent la katiba c'est sûr | la casbah devient théâtre de la cruauté | les venelles les trous du souffleur malévole chuchotant un texte qui n'est pas le bon |

| katiba (en arabe : كتيبة) est le nom utilisé en français pour une unité ou un camp de combattants lors de différents conflits en Afrique du Nord ou dans le Sahel. Pendant la guerre d'Algérie, il s'agit d'une unité de base de l'ALN (branche armée du FLN), équivalent d'une compagnie légère, qui peut atteindre cent hommes, ou la section, d'une trentaine d'hommes |

les mots se dressent avec la morgue d'un spectre |
ils font se dresser les cheveux sur ta tête |
patrouille en binôme | la main crispée sur la
poignée du pistolet-mitrailleur | les yeux grand
ouverts, attentif à tout mouvement trop rapide
d'un passant | à un regard trop appuyé de sa part |
l'image des copains égorgés en plein jour te gifle
soudain | retrouvés affalés dans une mare de sang
| les armes volées | patrouilles de la paranoïa | de
la bile qui remonte en incoercibles poussées
acides | à l'idée de finir écorché comme un porc |
émasculé en cadavre contre-nature où la bouche
devient bas-ventre | en grotesque terrible façonné
par la fureur | où le sexe tranché pend de la
bouche gonflée | noir le sang caillé | fard | une vie
de soldat français : un MAT 49 | une vie de soldat
français : un occupant de moins | une vie de soldat
français : un mouton égorgé | aucune mélodie
odieuse | aucune odieuse ordalie ne changera rien
à cela

ALGÉSIE



Écorché d'un homme de face et d'un pistolet-mitrailleur MAT 49

3| BELLEMENT MOURIR

non mourir dans un bêlement | il n'y a pas de belle mort, penses-tu, l'égorgement est trop semblable à celui du mouton sacrificiel | nous n'égorgerons pas les MOUTONS pour l'Aïd Kebir, mais les FRANCAIS, dit le comité de vigilance du FLN |

Constantine le 9 Mai 1962

A l'issue de la réunion du Comité de Vigilance F.L.N. de ce matin, les résolutions suivantes ont été prises.

Nous n'égorgeons pas les MOUTONS pour l'Aïd Kebir, mais les Français
ESMAADAD a été tenu au courant par ses employés.

Des équipes de jeunes musulmans sont organisées pour incendier les immeubles et les magasins européens

Une première tentative aura lieu aujourd'hui à 10 H, 31 rue Caboreau, à l'adresse suivante.
Les attentats vont être commis à l'arme blanche et aux armes à feu à partir de 14 heures.

plus d'une fois tu donneras ton sang aux djinns du trépas | pour le lieutenant qui agonise |

4 | FUMER

quand as-tu commencé à fumer ? cela ne fait pas si longtemps, c'était là-bas en France | tu te regardes répéter ce rituel propitiatoire : chercher le paquet de Troupes ou de Bastos, en extraire la tige blanche, chercher les allumettes, en frotter une et protéger la flamme qui fait crépiter l'incandescence au creux de la main | tu inhales la fumée chaude dans l'air brûlant | brûlure sur la brûlure | te demandes une seconde l'intérêt pratique de cette double consommation | brasillement | transmutation | la fumée soufflée doucement qui fait de toi un manchon à plaisir | la

fumée transforme la réalité en quelques secondes de petite mort | tu expires et veux la mort de ce que viens de vivre | ton anéantissement | passe ironiquement par les cigarettes Bastos histoire de ne pas oublier qu'on n'échappe pas aux balles | la cigarette est plus lente à tuer mais elle y | fumer en opération nocturne c'est signer son expiration immédiate même si l'envie est là qui taraude | fumer ton angoisse | tu te demandes quel cerveau cynique a pondue le nom de *Bastos*, comme si les vraies bastos ne se suffisaient pas à elles-mêmes, comme s'il fallait le rappel quotidien de ce nom pour enfoncer davantage les deux syllabes dans la matière grise de ton cerveau, ou bien quoi *Bastos*, la cigarette des soldats ? on te dit que non, *Bastos* c'est le nom de l'Espagnol venu fabriquer des cigarettes à Oran, et même à Bruxelles, c'est tout | il n'empêche que l'ironie est présente, Espagnol ou pas | tous les jours à chercher de ta main le paquet rouge, en sentir la rigidité malmenée dans les poches, les angles du paquet à demi racornis |

le paquet rouge du corps criblé de balles, justement, des bastos, des vraies qui forent leur course folle à travers la chair et les os, le copain qui se vide de son sang en grimaçant de douleur, d'injustice et d'incompréhension, comme s'il y avait quelque chose à comprendre d'autre qu'obéir aux ordres et éviter les balles, que tenir bon sans sombrer, qu'espérer ne pas être semblable au type à qui on applique un pansement compressif qui rougit bien trop vite, qui ne rentrera pas en France vivant, alors la cigarette sert quelques minutes de fumeux paravent pour masquer tout cela, pour vaporiser les questions, pour tromper l'attente qui résiste et se matérialise en volutes bleues, hors de toi, expulsée comme si déjà elle n'existait plus, déjà loin | chaque cigarette répète l'exorcisme, une Bastos ou une Troupe, sur le paquet tu lis et relis *3, avenue du 8-Novembre, Alger*, tu fumes Alger, tu recraches Alger, tu éthérises le pays et cette guerre | te vois fumer une Gauloise de retour en France, à la fin

de la () et le 8 novembre il s'est passé quoi, qu'est-ce qu'on s'en fiche d'ailleurs, fumer comme une méditation, s'arrêter, cesser de bouger, de vaquer, fumer les minutes volées à la guerre | et le Bastos, l'Espagnol naturalisé Français, il est des noms à ne pas rappeler, comme une superstition, remarquez Troupes n'est pas mal non plus, on n'échappe pas à son destin de soldat et de viande, les Bastos rouges le rappellent comme on agite un chiffon | mais *Bastos*, le nom *Bastos*, appartient à la clique des mots d'ici, *rebelles*, *terroristes*, *maintien de l'ordre*, mais prononcés là-bas, par les plus hautes autorités, les mots font *autorité*, au point de se répandre du bureau présidentiel jusqu'au cantonnement le plus sordide du sable saharien, de se propager comme une maladie honteuse, sournoise, qui se révèle par de bénins symptômes et conduit peu à peu à la folie, mots qui contaminent journaux, circulaires, décrets, notes de service, éditoriaux, ordres de mission, bilans

médicaux, nécrologies, visites des gendarmes chez les orphelins et les veuves, appelés, gradés, *morts pour la France*, mais non, ce n'est pas une guerre, *pacification*, c'est pour ça qu'on est là, penses-tu, curieux comme ce mot ne laisse sourdre aucune sanie à l'entendre, à le mâcher, c'est un mot-paravent, il pue la charogne, mais ce ne sont que des mots, pourrait-on te répondre, mais les mots suivent leur course folle pour s'incarner en chair, en os, en peurs, la haute autorité a mâchonné *rétablir l'ordre*, et l'on a au bout du fusil un homme qui vous met en joue, on appuie sur la détente ou non, exécrant la haute autorité qui vous a envoyé là, précisément pour rétablir l'ordre, sans laisser le temps de la réflexion, de la mise en balance, ce sont deux chairs face à face, deux volontés de vivre pour pouvoir dire encore *liberté* ou *indépendance*, dégoût de l'autre et de ses idées mortifères, il n'est même pas sûr de son bon droit, tous menés par les mots, par le bout du nez des mots si l'on

est cynique, dans la plus grande solitude qui soit : mourir ou tuer, les deux vaincus dans le cul-de-sac des mots et des idées, dans l'attente épouvantable de l'anéantissement, chacun espère que l'autre ne tirera pas, que l'autre attendra encore un peu, penses-tu, que l'autre disparaîtra comme par enchantement, après tout les djinns existent, non ?, mais la course obstinée des mots lâchés avant eux des mois, des années, un siècle en arrière, vous a placés face à face, en metteur en scène malin et destructeur, alors non, ils n'ont pas le luxe de la réflexion, mais d'une attente tendue, viscérale, au bord de la disparition de votre propre chair, où viendront se ficher les balles, comme les mots ont fusé dans le temps et dans l'espace, eh bien les mots sont devenus balles, bastos, matière sonore et métallique et poudreuse, onde de choc, perforations des corps mous, des corps caverneux, des os et des cartilages, des tendons et des muscles, des nerfs, surtout des nerfs, les mots agissent bel et bien, malgré soi dirait-on, passant

des vibrations phonatoires au vrombissement métallique, pour semer douleur et peine, sang et mort, c'est le passage de la théorie à la pratique, de la logique militaire en balancier, insurrection/contre-insurrection, mais les mots sont devenus balles, dès que l'un des deux protagonistes presse le premier la détente, il signe son entrée définitive dans le dégoût de soi, dans la haine des raisons et des hommes qui l'ont instrumentalisé, échoué en un ensablement définitif de celui qu'il était, où le mot *ennemi* fait disparaître l'autre par noire sorcellerie dans un spasme de l'index, dans un vacarme à rendre sourd pour le reste des jours qu'il reste à vivre, dans cette Bastos que tu fumes, cette marque française au nom espagnol en terre algérienne, le commerce fait naître de drôles de mots, mais les Troupes ce n'est pas beaucoup mieux, n'ai plus de Gauloise ou de Gitane, remarque il y a la Gitane Caporal, décidément on n'en sort pas, mais au moins le bleu des françaises soulagerait

des Bastos rouge balle, mot qui fuse bien trop vite, frelon inarrêtable, tu n'as jamais voulu manier les balles, tu aimes sans l'avouer manier les mots, tu les croises sur le papier, ils ne sortent pas sinon, fumer dispense de parler, tu reprends une Bastos comme on parle, fumer c'est comme parler, on inhale l'air, comme un retour sur soi, un pacte tacite, à quoi bon extérioriser en mots, s'en tenir au minimum volatil c'est déjà bien assez, le mot *bastos* devient une balle de métal, un simple son en vient à tuer, marrant quand même, la clope *Bastos* se consume en fumée, le monde extérieur qu'on aspire et qu'on brûle, en bien inoffensive prédation pour ce monde, tu fumes le désert, tu recraches le désert, les corvées, les copains morts, l'ennui, l'attente, la chaleur, la chiasse, le sable, le sable, l'absurdité, la nostalgie, les cadavres, les mutilations, les ratissages, le babil arabe, l'eau qui pue, l'eau qui manque, les crapahutages, les arrestations, l'entraînement au tir, l'étourdissement de la première cigarette, les

retards du courrier, le FLN, la pacification, Arzew, Colomb-Béchar, Aïn-Sefra, les scorpions, le foie de chameau avarié, l'écoeurant thé à la menthe sucré jusqu'au dégoût, le sable qui crisse entre les dents, le sable qui sert à se torcher, fumer, non pas alors tisser une volute pâle sur le dais bleu du ciel, volatilisation de la nuance brun tabac en griserie éphémère, mais baisser une taie nictitante qui voile quelques secondes le paysage craint, le fait disparaître ou l'escamote, ou alors le trouble subtilement comme une vapeur, un tremblement mesmérien, qui installerait l'attente d'un *autre* paysage, non pas le djebel minéral en indentations et mamelons ocres, aux ondulations grises de la terre mouchetée de boqueteaux avortés, de buissons ras, mais le rouge brique du Nord, le noir terril, la fosse Renard de Denain la ville feumière, non pas l'errance des yeux qui coulent à l'infini, mais l'arrêt du regard sur les chevalements dressés, le feuillet schisteux de la Bleuse Borne, non pas le rabot du soleil africain,

mais les pastels foncés des ciels de Bruay à Bonsecours, la fosse Lagrange gagnée sur les sables mouvants, ciels et terres d'eau, non pas la croûte de l'erg qui éblouit derrière les rubans évanescents de la Bastos, non pas le vide trompeur de l'étendue balafrée d'une route de bitume, où les éperons rocheux déchirent l'espace, où les poteaux téléphoniques faufilent mollement le paysage, qu'en d'autres circonstances, la même cigarette en main, tu eûs apprécié par le dépaysement qu'il offrait, non pas le panorama d'un vide menaçant, prélude attendu à l'apparition concertée d'humains hostiles, mais la proximité rassurante et connue de la petite ville minière, les mêmes gens depuis l'enfance, non pas la fuyante langue arabe mais le picard de Valenciennes, les gens qui fument et parlent rouchi, langue des gens *d'ici*, *drouchi*, tu ignores le mot arabe pour dire *ici*, ça ne te parle pas, ne t'intéresse pas, enfin je le crois, pas ta langue, pas d'invagination possible, tu souffles doucement la

fumée qui serpente, c'est ta marque à toi, si toutes les fumerolles pouvaient rester en suspension, on serait en plein smog, on s'y cacherait de l'hostilité ambiante, fumer est un art pneumatique, non pas un sfumato mais une perspective atmosphérique dont tu serais l'arrière-plan engourdi en légère narcose tabagique, à la fois origine et point de fuite, impossible singularité optique qui te ferait disparaître du paysage.

5 | EMBUSCADE

j'imagine : des heures de sable et d'affût | servant de mitrailleuse centrale sur half-track : prendras-tu la première balle | vous ouvrez le convoi de camions-citerne | les mains crispées sur les poignées de la 12,7 à prier qu'aucun fellaga n'apparaisse | prière vaine : ondulations de l'air brûlant et fine ligne noire du fusil qui se détache sur la blancheur d'un vêtement clair | cette ligne devient point noir quand le tireur met en joue : tu ne vois plus que lui et attends le sifflement de la balle dans la crispation plus forte des mains sur

les poignées | la scène se brouille momentanément
quand la sueur dégouline et que tu essaies de t'en
débarrasser par des clignements forcés | tu jettes
un regard rapide à Jacques qui sert la mitrailleuse
d'angle à l'arrière gauche | Jacques au menton
fort, Jacques qui reste calme en faisant pivoter
son arme dans la direction des assaillants, Jacques
qui te rend ton regard | les rebelles sont armés de
carabines allemandes à cinq coups – des balles de
7,92 Mauser qui font mouche à trois-cents mètres
si le tireur est bon | *on a pourtant une plus grande
puissance de feu* | inutile s'ils tirent les premiers |
alors *mektoub* | tu attends l'ordre qui ne vient pas |
armes et alignes ton œil droit, l'oeilleton et la
cible comme tu peux en dépit de la vitesse de
l'half-track | *feu à vo* | tu presses la détente,
l'arme soubresaute et tousse des nuages noirs
floconneux | flamme vive à la gueule du canon |
un nouveau blason à la gloire des mitrailleurs :
« tranché d'or et de sable à deux fûts écotés
allumés de gueules posés en bande de l'un en

l'autre » |

Aucune mitrailleuse polyvalente ne peut se comparer à la remarquable Browning 50. Les effets dévastateurs de ses projectiles (12,7 x 99 mm OTAN) en font une arme de choix pour le tir soutenu à partir d'un véhicule. La portée pratique en est de 1200 m, à une cadence de 500 coups par minutes. Il faut toutefois signaler que les conventions internationales en proscrivent l'usage contre les fantassins.

âcreté de la poudre | tu veux d'abord effrayer les tireurs, puis t'en débarrasser | *eux ou moi* | tu entends une succession de détonations derrière toi : Jacques, qui arrose les rebelles | ils se cachent | *combien ?* | on continue le tir de saturation | l'half-track accélère soudainement, pour compenser l'accélération et garder l'équilibre se raidir sur les jambes, et déporter le canon vers la

gauche pour continuer à lâcher de brèves rafales
vers les silhouettes blanches qui se couchent au
sol | *sept, huit* | staccato des bandes projectiles
avalées au flanc gauche de la mitrailleuse |
recrachées à droite en vol cliquetant de douilles
brûlantes et de maillons noirs | entre les deux la
mort peut-être & la pointe cuivrée des balles
poinçonne l'oeil hypnotisé | mots-morts, balles-
morts, mots éjectés, mots tombant | corps tombant
| *onze* | temps-tombe | ta tête attend l'impact | tu
sens les frelons vrombir bien près, seul face au
scandale de ta propre mort | seul entre la vie et la
mer, la mort, entre le nouvel ici et la France, les
deux sont des ailleurs, seul dans le dédoublement
des deux hommes que tu ... : celui qui meurt
d'être parti, celui qui naît en donnant la mort,
non-lieu impossible | le marin en querelle vit un
partage des eaux | l'half-track continue sa course
à plein régime pour passer en force, le convoi se
tétanise | la peur te garrotte l'estomac | reflux
acide de bile | un cri derrière toi | *à droite ! à*

droite aussi ! | tu laisses Jacques tirer à gauche | fais pivoter à droite la lourde mitrailleuse | feu de salve | ils sont au moins une vingtaine ! | tu ne cesses de tirer mais ne touches personne | on va passer, on va passer | Jacques et toi tournez la tête pour voir le camion derrière vous flotter en apesanteur, loin du sol, le capot avant surélevé, au-dessus d'un nuage ocre brun qui grêle de pierres-shrapnels le décor devenu fracas brûlant de l'explosion qui a soufflé le deuxième camion et le fait retomber au ralenti semble-t-il puis hésiter une seconde avant de le coucher sur le flanc droit | le freinage violent de votre half-track vous tord vers l'avant, vous le sentez chasser à droite, déraper et finir face au désastre de l'amas de métal et de chairs | vous mitrillez les silhouettes en bord de piste | sans rien voir du convoi caché par le panache de fumée | ... ont sauté sur une mine ! | une autre déflagration, plus loin derrière | tir de saturation fait se replier les fellagas derrière des merlons naturels | le feu

nourri des fells vous contraint à vous baisser
derrière l' arme au canon brûlant | les balles
miaulent très près | puis les saccades d'une autre
mitrailleuse 12.7 vous parviennent : l'autre half-
track | *on va pas s'en sortir* | balles et ricochets en
tueurs retors poudrent de gerbes blanches les
bords de piste | fureurs aréneuses | cris et tirs des
pistolets automatiques | vous redoutez l'ombre
des angles morts et l'aléa des trajectoires | vos
paupières crissent | les camions citernes arrosent
la piste d'une eau potable |

6 | DELEATUR

ci-gît le soldat | qui repose les mains jointes sur le
ventre | au débouclé | tête laissée à la gravité | au
centre d'un cercle formé par des vivants
silencieux | qui contemplent le crâne fendu sur la
pulpe gris sanglant de la cervelle | les esquilles
blanches de l'os fracassé | l'ombre de sa mort est
écrasante | demander au sable où va la trace | la
mort interfoliée, c'est le deleatur du soldat

de quel tombeau

sur leur visage, dans leur regard à la fois hébété et aigu, semblent se superposer, coexister le souvenir aboli, déjà lointain, des jours insoucians et l'expérience prématurée, sénile, condensée et inguérissable du malheur.

7 | INVENTAIRE DES OBJETS PERDUS

“the time is out of joint”, *Hamlet*

le **cahier technique de projectionniste** à la couverture rigide jaune en carton, relié par une spirale métallique très légèrement oxydée, que j’avais feuilleté enfant dans le grenier de la maison familiale : le soin minutieux apporté aux notes, les schémas précis aux encres rouge, bleue, noire ; les annotations techniques

le parfum fade du carnet |

pas plus qu'un **bonnet de marin à hupette rouge**, arborant entre les deux liserés rouges "LE SAVOYARD", vous appeliez "bachi" ce bonnet, il est probable que tu aies porté un premier bonnet de l'école des mécaniciens de la marine

oeillet sur coussin bleu |

ou le **poignard artisanal** et non réglementaire dans son fourreau de cuir,

l'odeur de l'étui en cuir du poignard |

| le manche métallique du poignard

dont les annelures facilitaient sa préhension | il
devait être en fonte d'aluminium

ou l'ancien **appareil photo réflex** de marque
Pentax,

| le froid parfum métallique du boîtier [et du
poignard] | je ne me lassais pas d'armer l'appareil
pour ressentir la résistance du levier qui déroulait
la pellicule imaginant la rotation des axes
entraînés par les petits engrenages | l'ouverture du
rideau dans un claquement sec lorsque je
déclenchais à vide | l'observation du rideau
lorsque j'ôtai l'objectif | des centaines de
simulacres de photographies | photographies de
riens | de ne rien voir

ou la **paire de jumelles militaires** dont il
manquait les oeillets permettant de *pouvoir voir*

(et utiliser ces jumelles sans eux contraignait à approcher les yeux le plus près possible des oculaires, mais la trop grande proximité des lentilles faisait *ciller* et mal voir les graduations dans l'oeil dans la jumelle droite - ou ne rien voir du tout hormis peut-être le reflet de mon propre oeil)

| l'odeur blonde du cuir de la courroie des jumelles & la masse de l'objet | ce sont des BBT Krauss modèle 56, d'un grossissement de 8x30, un site spécialisé m'apprend qu'on les rangeait dans un étui en cuir rigide dont le rabat comportait des réticules teintés |

ou la **paire de brodequins** en cuir (noir ?) rigide

| chaussées un jour, déguisé en punk pour le carnaval de Dunkerque |

ou la **photo en noir et blanc**, verticale, aux bords dentelés, où dans l'erg algérien tu es photographié à un vingtaine de mètres de l'objectif, sur ton profil droit, en treillis militaire, tu souris et regardes devant toi, tu es très bel homme | d'autres photographies perdues dans ma mémoire, égarées ou jetées sans doute lors du déménagement de ma mère qui quittait le nord de la France pour le sud | je n'avais pu m'y rendre pour aider, cloué par la maladie | les absences s'empilent | j'avais eu en main, un jour, une ceinture militaire à sangle ajustable, en toile tissée dense, à une extrémité un petit rectangle métallique, à l'autre la boucle (dorée ?) | nul doute que ces objets disparus m'ont attiré, jeune garçon, par l'aura qu'ils dégageaient, sans que j'aie pris pleinement conscience à cet âge de ton passé militaire | *guerre* ne disait rien d'autre que *jeu*, petits soldats de la deuxième guerre mondiale que je faisais s'affronter inlassablement à l'échelle Ho | de la marque Atlantic, Airfix ou

Matchbox | c'était dans le grenier vers 1976 alors que tu l'avais déjà divisé en deux pour construire une chambre que j'occuperais à mon entrée en 6e | l'espace restant allait servir durant quelques années de débarras | capharnaüm qui me ravissait, dans la chaleur poussiéreuse à l'odeur de goudron | des larges lés qui isolaient la toiture, qui se décollaient parfois, arrachés sous le poids de leur texture empesée aux clous de zinc qui les maintenaient | laissant percer la bourre irritante de la laine de verre | dans ce grenier silencieux gisaient les souvenirs, les reliques, les penderies en tissu, les armoires et meubles oubliés, qui me paraissent d'un autre âge | un vieux secrétaire vertical au rideau déroulant renfermait des livres d'espionnage | une lucarne de versant que l'on ouvrait parfois donnait une faible lumière | il fallait soulever une vieille et lourde crémaillère, la poussière voletait et piquait les yeux, on apercevait la toiture de la maison d'en face |

ou la **rose des sables**, tu l'avais ramassée, *au milieu des sables dont chaque dune témoigne de l'épuisement du vent, de l'abandon du monde, (...) c'est à l'intérieur de la pierre que bat génialement le coeur ouvrier de la mort, que s'écrit, en pulsions célestes ou infernales, l'univers de l'éternité (Jabès)*

ou ta **lettre manuscrite** envoyée depuis la France au Mexique, quand tu évoquais le départ à la retraite (je n'en ai gardé que quelques mots : *moment ou étape importante dans ta vie*), c'était en 1996, je vivais à Guadalajara, dans le Jalisco.

8 | CUISINE

La gerboise et le lièvre débusqués mijotent dans un bouillonnement épicé, ou je t'imagine ainsi | petits trophées prélevés sur la barrière électrique pendant la patrouille matinale | quelques herbes, un peu d'huile métamorphosent une course folle stoppée par un arc électrique en *ordinaire amélioré* | tu te charges de la *popote* | contre la réalité qui dissocie | éclate | brûle | démembre | troue | les corps pour défendre un terrain | l'idée d'un terrain | l'idée d'une unité française en terre algérienne | la cuisine rassemble restaure unifie fait habiter autrement le sol caillouteux | trouée dans la guerre | cuisiner est un acte pacifiste | il relie le feu immémorial au pot |

la chair animale aux arabesques calmes des
mains qui les apprêtent | le feu permis du
cantonnement où les épaules se relâchent |
derrière le périmètre de pierres patiemment
empilées | les bouches mâchent des langues |

9 | DIAIRE

Lundi | bouclage silencieux d'un village après arrivée sur zone tôt le matin, marche de nuit anxieuse approche silencieuse du promontoire | fouille de la palmeraie et du قصر ksar | arrestation des rebelles, des ravitailleurs, des agents de liaison et des renseignements | aurais préféré mission en mer

Le mardi | entraînement au tir | repos dans les

tentes : mouches indolentes nombreuses se posent
chacune à leur tour sur les bras le visage les
jambes | nouvelles récentes des postes-frontières
harcelés et du barrage attaqué

Le mercredi | jour de mercure halluciné à 49° | le
champ visuel n'est qu'ondulations, économie de
mouvements, apathie | l'eau manque, l'eau donne
la dysenterie | goût métallique de fond de citerne |
oeufs cuits sur le capot de la Jeep

Le jeudi, journée vide à 45° | attente des ordres on
parle d'une mission de sécurisation d'un convoi |
ennui, appréhension

vendredi, pendant l'entretien des armes, protégé
du soleil par la tôle rouillée | *d'où il vient çui-là* |
un كلب *kelb* langue pendante et l'imploration dans

les yeux | je lui donne à boire

Le samedi après l'instruction où j'ai failli me faire déboîter la mâchoire par le sergent instructeur de close-combat : le chien est là qui m'attend près de la tente | un croisé de berger allemand et de quelque'autre race | jeune semble-t-il, le pelage foncé | je masse ma mâchoire endolorie : le chien penche la tête, halète, semble compatir d'un regard parfaitement étranger à cette guerre

Hier dimanche, j'ai fini par adopter le chien en lui donnant un nom : "le chien" | séduit par la bonté de l'animal | touché de le voir attendre patiemment les rogatons de la cuisine qui auréolent de graisse le sable | son regard me met mal à l'aise

10 | BESTIAIRE

le **caméléon** naturalisé sur sa branche vernie aux orbites vides comme aspirées de l'intérieur | elles ont semble-t-il implosé (il a toujours trôné sur les parements de la cheminée du salon, figée en une pose *naturelle*, une patte levée, la tête orientée vers le spectateur, les autres pattes solidaires d'une branche de bois vernissée) | il avait traversé la Méditerranée sur ton épaule, pour un jour d'hiver se confondre au vert des rideaux maternels et fondre d'inanition, les mouches faisant défaut | il n'y a pas eu de capture : le futur Néness s'est laissé saisir par la main d'homme qui se tendait vers lui

ou l'**iguane fouette-queue** qui lui fait pendant |
 immarcessible de son vernis brillant | l'iguane n'a
 pas de nom | l'agressivité qui émane de lui a sans
 doute découragé son baptême | il se défendait,
 disais-tu, en entrant tête la première dans une
 anfractuosité dont il interdisait l'accès en
 fouettant le prédateur de sa queue hérissée de
 pointes extrêmement dures | comment l'as-tu
 capturé ? | oui, avec un gant

ou le **scorpion** noir (est-ce un androctonus bicolor
 ?) qui hante les lits de camp les brodequins et
 pataugas | le scorpion est absent de la cheminée |
 il aurait pourtant eu sa place dans cette
 protogalerie | je gage que le transport en eût été
 hasardeux

ou la **mygale** aventureuse entre les pieds du lit-
picot | pattes antérieures levées et chélicères
brandis à l’approche du danger | peu disposée à
traverser une mer

ou la **blatte** familière invitée des cuisines | à
promener sa chitine brillante et cuirassée par
grouillements affolés

ou le **serpent**

ou le **lièvre**

ou le **chien** que je pense avoir vu sur une
photographie | j’en ai oublié le nom | c’est aussi le
chien du poème de Vigny, “La mort du loup”,
dont tu as une fois récité les vers suivants

Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.

ou **la huppe fasciée** que tu as photographiée de
trois-quarts gauche, sur un perchoir de fortune (un
châlit métallique ?) | son étonnant plumage t'a-t-il
poussé à déclencher ? | Huppe rousse hérissée, un
rond noir ponctue chaque extrémité des plumes |
le bec long, courbe et fin évoque celui d'un kiwi |
les ailes alternent des bandes noires et blanches |

elle arbore son plumage nuptial | du sable chaud
elle emprunte la couleur sur le cou et le manteau |
c'est un beau volatile | sa beauté, sa proximité
fugace, a dû te séduire | je gage que de la huppe tu
as vu l'essor | son vol tient du papillon | ses ailes à
la courbure aquiline éploient le noir et le blanc
fasciés |

Ou la **gerboise** retrouvée morte le 13 février
1960, recroquevillée sous le choc de l'arc
électrique de 5 000 volts, tôt le matin, quand une
autre gerboise explosait

11 | GERBOISES

À l'instant précis où la gerboise se fait électrocuter sur le barrage de la ligne Challe-Morice, le vent de la vallée du Touat s'amuse d'abord de mannequins affublés d'uniformes, tous maintenus par des perches métalliques, tous en un rigide garde-à-vous. Il tourne autour, soulève un pan de capote, balance un sac gibecière, s'étonne de ces chiffes – à moins que les tissus ne cèlent des corps humains, vivants ou morts, la rumeur court toujours. Ils feraient sourire, ces pantins, si la revue militaire qui les alignait ne comptait en

ses rangs des cochons d'Inde, des lapins, des chèvres et des rats, encagés vivants autour du point zéro. Le vent glisse, donne un semblant de vie quand, en bourrasque, il fait onduler les couvre-chef kaki ; le vent passe dans les cages des petits cobayes soudain agacés par l'air sableux et chaud. Le sable garde par endroit quelques empreintes de brodequins : les soldats en chapeau de brousse et en short ont mis en place le dispositif. Les ondulations aréneuses, niellées de pierres noires, font un socle minéral à ces leurres. Dans leur cage, les petits cobayes s'agitent. Après l'évènement, ces cages resteront intactes, comme la peau des cobayes sur les cadavres desséchés. Le vent ignore encore ce qui va survenir. Comment pouvaient-ils prévoir, le simoun, le sirocco, le levêche, qu'ils allaient être à leur tour soufflés par un hourvari infiniment plus chaud et plus puissant qu'eux ? Pour l'heure, le vent souffle et suit sa routine ondoyante et capricieuse, égrénant le sable au haut des dunes,

faisant naître des essors de silice dorée qui pétillent sur la peau et s'achèvent en crépitement sur les mannequins et les cobayes. Le vent que seul le sable rend visible, le vent du 13 février 1960, à Reggane, dans la région du Tanezrouft. Le vent s'enroule autour des pylônes métalliques, tours annexes où sont fixées des caméras. La tour principale, haute d'une centaine de mètres, fait culminer un artéfact. C'est une bombe à fission nucléaire. Le vent l'ignore, qui fait siffler les haubans de la tour de tir. Puis il s'apaise. Il participe ainsi à l'équation complexe de *Gerboise bleue*, premier tir atmosphérique nucléaire français, en créant un *voisinage calme au sol*. Un observateur juché en haut de cette tour serait au centre du dispositif : en cercles concentriques de plus en plus éloignés, il apercevrait à ses pieds le blockhaus de contrôle, des casemates, des caissons, le matériel militaire témoin : avions, véhicules blindés, amas de tubes et mannequins. Un énorme câble coaxial court du dispositif

nucléaire jusqu'aux casemates et tours ; à une quinzaine de kilomètres il verrait le poste de tir de Hamoudia et sa tour de télévision, puis discernerait le camp des travailleurs, et devinerait peut-être Reggane, 45 kilomètres plus au nord. L'observateur remarquerait le très grand silence qui fige le point zéro. Mais aucun observateur ne se trouve en haut de la tour. Ils sont à l'abri des bunkers, ou bien tournent le dos à la bombe, assis en tailleur, yeux fermés et bouche ouverte pour éviter l'éclatement des tympan.

Les haut-parleurs diffusent soudain le « Degüello » de Dimitri Tomkin, que Howard Hawks a repris l'année précédente dans son film *Rio Bravo*. Ce qui ne manque pas d'à-propos : le *degüello*, c'est un air militaire qui signifie « égorgement » ; mais qui n'est guère original : les Français reprennent là un cri de guerre d'abord poussé par les Maures occupant la péninsule ibérique. Le général mexicain Santa Anna a fait

jouer des jours durant cet égorgement pour démoraliser les Texans retranchés dans le fort Alamo. Les Français font jouer cet air, en continuateurs de la guerre psychologique. Jean Vautrin, appelé du contingent au service du cinéma des armées, évoque une certaine « religiosité » avant le premier tir atomique : il faut écouter ce *degüello* et s'imaginer quelques minutes avant l'explosion, dans un silence religieux soudain vibrant d'une trompette aux accents tragiques.

À sept heures quatre du matin, le décor disparaît, soufflé par l'incommensurable puissance de Gerboise bleue, dont le cœur en plutonium a atteint sa masse critique en une fraction de seconde. Un éclair transperce les corps, une double détonation, les millions de degrés vitrifient le sable au noir dans un rayon de huit cents mètres, sceau humain sur la nature. La pression

gigantesque des gaz libérés crée une onde de choc destructrice qui balaie mannequins et artéfacts militaires ; l'intense lumière brûle tout ce qu'elle rencontre ; le rayonnement radioactif sature tous les points de l'espace. Le vent du désert, mêlé aux débris, au sable, est aspiré brutalement vers le haut et devient colonne verticale entre le sol et la sphère de gaz chauds. Ils forment un champignon vénéneux, à la tête blanchâtre, mauve à sa base, saturé d'aérosols radioactifs qui habiteront pendant un demi-siècle cinquante kilomètres des couches gazeuses entourant la terre. Le son vient après l'éclair, en un long grondement qui roule infiniment. D'immenses stries zèbrent le ciel de rubans obliques et verticaux.

Ce tir est une expérience de laboratoire, une accumulation de simulacres derrière un simulacre de destruction, qui ne détruit que des mannequins, des artéfacts témoins et de malheureuses chèvres

dont le cadavre servira la science. Jean Vautrin avoue en 1996 que le film qu'il a réalisé sur commande militaire est en partie un simulacre : l'ingénieur du son n'avait plus de bobine-son au moment de l'explosion, c'est la piste-son d'une explosion atomique américaine que l'on entend sur le film français. Un autre appelé, Jean Wenandy, relate que le « service des foyers Reggan » leur a *vendu* une photographie de l'explosion « qui n'a aucune ressemblance avec ce qu'[ils ont] vu », et que « tout le monde a reconnu qu'elle était bidon (...) et qu'elle était un peu truquée ». Un autre appelé, Roland Weil, rapporte les séances dans des « cuves de décontamination » qui au vrai ne mesurent que les doses absorbées par les personnes exposées. Photographie bidon, bande-son rapportée, cuve-alibi, explosion euphémisée par le nom d'un rongeur inoffensif : leurres nés autant des circonstances que d'une volonté d'aveugler le monde. Sortent du placard les nombreuses

victimes humaines décédées prématurément après un demi-siècle de secret-défense. Une stèle se dresse en plein désert : « Monument aux morts à la mémoire des victimes de la bombe du 13/2/60 ». Inquiétant statut de cette gerboise nucléaire, fuyante, au secret, dont le délégué français aux Nations-Unies le 5 novembre 1959 vantait les « effets intégralement négligeables ».

Les radionucléides se sont cachés : très haut dans la stratosphère, très bas dans les sables du Sahara. Et puis le vent est revenu, bien sûr. Aspirés, compressés, crachés, le simoun, le sirocco, le levêche ont repris leur course millénaire dans l'erg africain. Ils modèlent les dunes, cinglent les tagelmusts indigos des Touaregs, freinent leurs caravanes. Puis un jour, de puissants courants de convection ont sarclé le polygone de tir de Reggane, désenfouissant des capsules de temps atomique, les propulsant haut et fort et loin, au-

dessus de la Méditerranée, jusqu'en Europe. Le 6 février 2021, l'Europe se dore de césium-137. Je frotte entre le pouce et l'index la poussière radioactive, le sable de l'Algérie colonisée et en guerre.

12 | SILENCE

dans la perspective humaine la suspension que fait celui qui parle | possède au moins trois saveurs | pessimiste optimiste et mystique | elles se manifestent ensemble et ne peuvent être séparées | c'est pourquoi il est très difficile de savoir ce que recèle la cessation de toute sorte de bruit quand on la considère dans la perspective humaine

& qu'on n'en parle plus : le silence durera toute

sa vie

La mâchoire sèchement frappée par la crosse dure du fusil a craqué et laisse Michel mutique quelques jours | le silence auréole l'hématome aux couleurs changeantes | parler est trop douloureux même le chien le comprend | il se contente d'acquiescer ou de secouer doucement la tête on lui fout la paix | sinon la moquerie condescendante de l'instructeur qui fait de lui *le gars qui n'a pas pu éviter le coup* | satisfaction mesquine de l'instructeur | mieux vaut un coup de crosse qu'un coup de fusil | la mâchoire craque encore à s'ouvrir | *c'est rien* a dit le toubib | sur la saveur pessimiste du silence dans sa bouche mi-close dans sa guerre mi-dite | il pense les mots sans les articuler, les mots ne sortent plus, déjà que | le coup de crosse l'a *mis en silence* | le close-combat apprend le vice pour sauver sa couenne |

13 | PROJECTION

La carte est en carton léger, d'un blanc jauni, il mesure 15 cm sur 12. Un cadre noir, à 6 millimètres du bord, court autour des informations mentionnées. Un pli central, marqué d'un trait imprimé vertical, sépare la carte en deux. Le volet gauche dit :

REPUBLIQUE FRANCAISE

SERVICECINEMATOGRAPHIQUE

DES ARMEES

en majuscules de 4 millimètres. Un blanc typographique sépare REPUBLIQUE de son adjectif. Mais le typographe n'a pas jugé bon de séparer nettement SERVICECINEMATOGRAPHIQUE, sans doute pour rester dans la justification gauche et droite de la première ligne.

Au-dessous, se détachent en grandes capitales de 6 millimètres

CARTE D'OPERATEUR

PROJECTIONNISTE

Est décliné l'état-civil, tapé à la machine, le patronyme en majuscules nettement détachées, soulignées d'un trait plein, le prénom, la date de naissance et le lieu de naissance, avec une erreur laissée intacte :

BRUOY s/ ESCAUT (Nord)

Il s'agit en fait de Bruay.

On peut lire ensuite

D.M.B.E.O. - S.P 88.170

Le Chef du SCA

Section Algérie

Puis une signature assez déliée, à l'encre bleue. Je ne peux lire que les lettres "ou" avant la dernière lettre de la signature.

Un tampon rond, à l'encre violette, mord en partie la ligne D.B.M.E.O. On y lit

*** ETABLISSEMENT CINEMATOGRAPHIQUE DES
ARMEES * ANNEXE D'ALGER ***

Au centre, une représentation d'une figure féminine assise, drapée dans une toge, couronnée telle la statue de la Liberté de Bartholdi, accoudée du bras gauche, tenant de la dextre un objet que je n'identifie pas. Le visage est de face, les deux jambes tournées vers la gauche du spectateur.

On distingue en-dessous

REPUBLIQUE FR

La partie droite indique N°.....2385

**Le titulaire de la présente
carte a satisfait à l'examen
d'opérateur sur poste 16 mm**

**Cette carte peut être retirée
à la suite d'une faute
professionnelle grave.**

Suivi de la date **8.03.62**

Le titulaire

vient la signature de mon père, encre noire, dextrogyre, à 45 ° par rapport à l'axe horizontal. Il a 24 ans, sa signature changera encore, mais j'y retrouve le dernier signe tombant en une légère courbe, barrée d'un petit trait qui suit le même plan incliné que le patronyme stylisé.

Signature en courbes, en échappée double vers le bas.

Découvrir cette carte à l'été 2021 me permet de l'inventer. Mon père a toujours aimé photographier et filmer (il a eu plusieurs caméras,

faisait lui-même ses montages de bobine à la colleuse, les passait sur un projecteur - était-ce du 8 mm ?). Fait banal en soi, assez prégnant pour qu'il ait préparé l'examen d'opérateur. Il a un jour évoqué que des gradés avaient sollicité ses aptitudes et sa discrétion pour projeter en privé des films licencieux. Il a obtenu son examen le 08/03/1962, et allait quitter l'armée le 22/01/1963. Le cahier jaune a dû être écrit durant sa formation.

L'homme-projecteur : tu opères le cône lumineux qui loin devant raconte une histoire en deux dimensions sur l'écran du foyer militaire | impose une tempête d'éclairs aux rubans impalpables, aux volutes haillonneuses de fumée lentement nouées, dénouées | ronronnement du projecteur | la bande-son que tu n'écoutes plus tu la connais | un taxi va à Tobrouk et cette guerre se termine | ton regard ton ouïe surveillent

l'entraînement fluide de la pellicule qui engrène
& les révolutions synchrones des deux bobines |
tu prends les auspices des sons des éclairs qui
strie la brume effilochée | deux intellectuels
assis vont moins loin qu'une brute qui marche | tu
attends cette réplique de Maurice Biraud | tu es
prisme décomposant en spectres la lumière | que
le filigrane des fumées diffracte

Mais avant cela, avant que tu ne deviennes
projectionniste

L'homme-projecteur : déployé sur le front
oriental de la ligne Morice à la frontière avec la
Tunisie | tu opères un projecteur électrique | ou en
assures la maintenance | tu passes des nuits à
dormir dans le vacarme du groupe électrogène | à
balayer le barrage | à trouser la nuit d'une lumière
qui ne raconte rien que la mort des hommes
débusqués comme lapins | d'un faisceau qui

veille et épingle des spectres en reptation
silencieuse | terrés dans des tunnels la pince
coupante à la main | phare, fard

tu projettes un film en noir et blanc, un film de
guerre de frontière | non, tu éclaires

14 INQUISITION D'OBJETS RETROUVÉS

une **photographie** te représentant en marin, prise
en un lieu inconnu qui pourra être

i. Cherbourg

ii. Toulon

iii. Coëtquidan

iv. Marseille

v. ?

ALGÉSIE



- il y a bien ces lignes écrites à la main, au verso :
un bonjour de Mich... mais pas un bon sourire.

- c'est un début.

- c'est déjà la fin. Je rate l'encre bleue, la graphie, ces curieux points de suspension, ce double point d'exclamation.

- tu le dis !

- je ne dis rien. Rien du fond banc, des bords droits de la photographie, de l'inscription 6346 au crayon. De ce qui se passe entre le recto et le verso de l'image. Tu vois bien...c'est impossible.

- mais tu continues d'essayer.

- que faire d'autre ?

- décris-moi : je ne peux le voir.

- au verso donc :

6346

Un bonjour

de

Mich. .._..

Mais pas un bon

sourire !!

Le prénom est sinistrogre : il penche légèrement à gauche, davantage que les deux premières lignes. Les deux dernières suivent l'horizontale, comme si tu avais affermi son appui pour les écrire, ou plutôt, comme si la photographie avait bougé, ou bien que tu l'avais bougée. Toutes les majuscules respectent la règle typographique. Pas de point sur le j, mais un point sur les trois i.

- quoi d'autre ? Poursuis.
- les points qui suivent ton prénom abrégé me font penser au code Morse.
- c'est romanesque.
- oui. Je sais pourtant que tu as appris ce code ; je me souviens que tu avais fabriqué un émetteur-récepteur, le manipulateur était une pince à linge, à une seule touche, des fils couraient de la chambre au rez-de-chaussée, et...
- et ces points après le prénom signifieraient ... ?
- si l'on considère que le premier point est celui qui abrège le prénom, il nous reste, séparés par un blanc typographique, point-point / trait-point / point-point, ce qui donne " i, n, e ".
- peut-être est-ce une blague.
- " i n e " ne m'évoque rien. Hypothèse enfantine.
- revenons à ce qui est écrit.

la **fiche matricule marine** sollicitée auprès du Bureau maritime des matricules de Toulon, reçue en copie numérique, fiche cartonnée jaune de 20 x 26 cm.

le **livret individuel pour réserviste de l'armée de mer** retrouvé dans les archives familiales, fin 2021, de 15,5 x 11.1 cm, qui compte 24 pages. Le livret porte, en première de couverture, la mention "*Marine* - N° 24-SG-366 - 1959". Figure à l'encre bleue tes nom, prénom et matricule.

La deuxième de couverture présente une photographie d'identité : le visage adolescent encore, tu es souriant. Tu portes la vareuse réglementaire. La photographie est en partie estampillée du cachet "Atelier militaire de la flotte - Cherbourg", à l'encre rouge terracotta. Le même rouge fait apparaître plis et crêtes de tes

index : index gauche dans le cadre gauche, index droit dans le cadre droit. Tu es sorti du cadre : chaque dactylogramme déborde vers le bas.

Quatre graphies différentes page 1 : l'une à l'encre bleue, dextrogyre, dit "Toulon" devant la mention "BUREAU DES AFFAIRES MARITIMES de..." Une autre a porté tes nom et prénoms en bleu, ainsi que le numéro de matricule "MARINE" et, nouveau pour moi, celui de matricule "GUERRE" : 5QO.14276. La troisième graphie est la tienne : c'est ton numéro de sécurité sociale, inscrit après ton retour d'Algérie. La quatrième graphie mentionne en italiques, à l'encre noire, "QUARTIER-MAITRE DE 1ERE CLASSE - ELECTRICIEN".

Les pages 2 et 3 renseignent sur ton état-civil et ton signalement : cheveux châtain foncé, yeux

bleus, front moyen, visage ovale, nez rectiligne...

Page 4, engagé volontaire pour 5 ans (le 22 janvier 1958, Lille), page 5, tu obtiens le Brevet élémentaire le 1er octobre 1958 (E.M.E.S.), et le brevet d'opérateur projectionniste le 9 mars 1962 (Marine Alger). Je cherche : l'E.M.E.S. est l'Ecole des Marins Electriciens de Sécurité, depuis 1951. Il semble que tu aies appris ton métier à la caserne Dixmude de Cherbourg. Vous étiez environ sept-cents hommes. Electricien, tes stages auront duré quatre mois.

C'est toujours à Cherbourg, pages 6 et 7, que te sont accordés un certificat de bonne conduite et un certificat de bonne moralité : conduite "exemplaire" et "bonne moralité" du 22 janvier 1958 au 22 janvier 1963, par l'ingénieur mécanicien en chef de 2e classe Rotteleur,

commandant l'atelier militaire de la flotte, en attestent les tampons terracotta et la signature de l'officier de 1^{ere} classe des équipages Le Morvan. Je note que notre patronyme est scindé : *LE CAT*, comme il m'est aussi parfois arrivé de le vivre. Sans doute l'environnement breton était-il propice à cette césure.

C'est à Toulon que t'est octroyé le certificat de congédiement (page 8) par le capitaine de frégate Dubuisson, commandant en second, le 22 novembre 1962. Cachet de la même encre terracotta, un peu plus intense, celée dans le pli des feuilles 8 à 9.

La page 9 est vierge : Périodes d'exercices ou stages de perfectionnement des officiers-mariniers de réserve.

Le cadre inférieur de la page 10 m'apprend que tu as été vacciné : un rappel DT2 le 9 mars 1959,

une injection antivariolique le 2 mars 1961.

Sans mention de date, page 11, t'est attribuée la médaille commémorative des opérations de maintien de l'ordre en A.F.N. avec agrafe "Algérie ". Je n'ai pas retrouvé cette médaille. Qu'en as-tu pensé ? C'est un décret du 11 janvier 1958 qui l'a créée : elle est presque automatiquement concédée à tout militaire ayant participé plus de 90 jours aux "opérations". Tu as dû grincer des dents.

Au coeur du livret, pages 12 et 13, se déroule verticalement le "relevé des services militaires". C'est le relevé le plus détaillé que j'ai trouvé.

15 | LE 1ER OCTOBRE 1961

De cela je suis certain, trois photographies en attestent. Tu es dans le désert, en patrouille sur le barrage électrifié. L'une des photos, sur son verso, comporte six lignes manuscrites de ta main (je reconnais ton écriture), à l'encre noire d'un stylo-plume.

SP 88170 le 1-10.61

En revenant de'une tournée

de verification réseaux avec

notre fidèle chien de patrouille

(Dick)

le reste de la troupe se repose

en bas - (pas sur la photo)

Une petite flèche noire pointe de “chien” à la parenthèse (Dick). Tu as souligné SP 88170 (le secteur postal militaire), ainsi que “e reste de la tro”, soulignement continué en un trait vertical qui se divise en deux flèches : l’une pointe vers “en bas”, l’autre vers la parenthèse (pas sur la photo). Sur les trois versos apparaît au tampon noir 784B, qui doit correspondre au tirage photographique : je suis sûr que ces trois vues ont été faites le même jour, sur la même pellicule, et développées ensemble. Tu montes un grosse roche, le PM en bandoulière maintenu de ta main gauche, la main droite tient en laisse le chien

Dick. Pantalon et veste longue, chapeau de brousse, brodequins. Le soleil t'éclaire à gauche : à l'est si votre patrouille fut très matinale, à l'ouest si vous l'avez finie l'après-midi. À l'arrière-plan la ligne douce de sommets ; tu évolues dans un décor tourmenté de roches, de touffes d'herbes. Paysage minéral.

Le verso de la deuxième photographie mentionne les mêmes indications de service postal, de date, de tampon du tirage. Et ceci :

Sur le reseau

electrifié (cote

Sud-Maroc)

ainsi qu'une dédicace à ta future femme. Sans

doute la seule ligne intime que je te connaisse. Sur ce tirage, tu fais face au camarade qui te prend en photo, ou presque : tu es solidement campé sur les deux jambes, la droite légèrement en retrait pour prévenir une trop forte traction de Dick tenu en laisse. Ton arme, le PM, est bloquée sous l'aisselle gauche ; tu as le doigt posé sur la détente semble-t-il - l'ombre couvre ta main. Le soleil vous éclaire sur votre droite. À une dizaine de mètres derrière, je distingue nettement le barrage électrifié. Sur le bord vertical droit du tirage, je remarque un poteau sombre, d'où se détache la blancheur des isolants de porcelaine. Puis des poteaux et piquets de taille différentes (ou perçues comme telles par la profondeur de champ), où la fine dentelure des fils barbelés se tend à l'horizontale et en oblique. Au loin, le relief doux de crêtes montagneuses. Dick est aux aguets, la gueule tournée vers la droite du tirage. Des traces de pneus sont nettement visibles au premier plan.

La dernière photo mentionne

Barrage électrifié coté Sud-

Ton ami t'a photographié de plus loin : sans le chien Dick cette fois, tu as posé le pied gauche sur un piquet planté à 45° vers la piste, piquets plantés régulièrement tous les deux ou trois mètres, tendus d'un double fil barbelé. Tu as pris la pose à l'intérieur de cet espace délimité par par cette première barrière basse et le réseau proprement dit, plus loin derrière. Ton avant-bras gauche est en appui sur le genou relevé ; la main gauche est en appui sur le genou relevé ; la main droite ; ton bras droit disparaît, sans doute appuyé à la hanche dans une pose qui t'est familière. Tout ton profil se détache ainsi sur le fond gris du sable, du réseau, des montagnes. L'ombre portée

du chapeau de brousse cache en partie ton visage :
tu attends le déclenchement de l'appareil.

L'indication géographique était interdite : seul apparaît le secteur postal et "côté sud Maroc", ce qui reste vague et donc licite. J'ai cherché en vain à quelle zone géographique correspond SP 88170.

Ces trois vues me frappent : minéralité du paysage, solitude du soldat l'arme à la main. Tu regardes l'objectif bien en face : tu penses sans doute à l'image que tu vas laisser. Le temps de pose a dû être très bref, vu la grande luminosité ; tu sembles pourtant poser sur deux des trois photographies. Soixante ans. Ton regard fixé dans le papier, fixé sur l'objectif, date de soixante ans. Pensais-tu déjà avoir des enfants ? S'agissait-il de conserver ces trois coupures dans le temps, 1/250^e, 1/500^e de seconde d'éternité disparue ?

C'était au retour d'une patrouille sans encombre, semble-t-il. Vous avez ensuite regagné le poste. Aïn Sefra ? Pourquoi pas. Ce jour-là, le vent a soufflé à 35 km par heure. L'air était sec. Si votre section est parvenue à un point haut, vous avez eu une visibilité à 45 kilomètres. Voilà ce que disent les relevés météorologiques du dimanche 1er octobre 1961 à Aïn Sefra, 1058 mètres d'altitude. Si tu es sorti, la nuit, tu as peut-être levé le nez vers les étoiles du ciel saharien. Il n'est pas celui que je pourrais voir ce soir du 2 janvier 2022 : l'étoile polaire, Persée, Cassiopée, Céphée ; puis Andromède et Pégase. Tu as peut-être vu, toi, vers l'horizon nord (si tu as pensé, un instant, que ce nord pouvait être *ton* Nord ; si la solitude froide du poste, dissoute en un silence minéral, a favorisé cette élévation vers un autre temps, un autre ciel) la Petite Ourse et la Grande Ourse, la queue du Dragon ; la brillante Arcturus, la Chevelure de Bérénice. Tu as senti le froid du désert. Le cri d'un chacal. La voûte sidérante des

astres.